

Centre de Lutte contre l'Impunité et  
l'Injustice au Rwanda (CLIIR)  
Rue de la colonne 54/4  
1080 BRUXELLES  
Tél/Fax : +32 816 011 13  
Mobile : +32 487 616 651 / +32 488 534 743  
Email: [info@cliir.org](mailto:info@cliir.org)  
Site web: [www.cliir.org](http://www.cliir.org)  
@cliir\_org



CLIIR, un regard impartial

---

**« Le peuple rwandais, un pied dans la tombe, récit d'un réfugié étudiant »  
Maurice NIWESE**

Voici un des nombreux témoignages sur les massacres de réfugiés rwandais Hutu dans les forêts congolaises (ex-Zaïre). Il y avait beaucoup d'intellectuels dans les camps en RDC. Il s'agit d'un extrait du témoignage de Monsieur Maurice NIWESE tiré de son livre intitulé « *Le peuple rwandais, un pied dans la tombe, récit d'un réfugié étudiant* » et édité dans la Collection « Mémoires Africaines » chez l'Harmattan en 2001 ; pages 159 à 162.

**Chapitre 9 : Kasese, 22 avril 1997 : ce qui nous attendait.**

**L'odeur de la mort :**

« Avant de relater les événements qui commencèrent le 22 avril 1997, il y a un antécédent que j'aime toujours rappeler. Quelques jours avant le début des massacres de KASESE, je crois que c'était le 20 avril 1997, on a retrouvé tout près du camp des réfugiés de Kasese, 7 hommes décapités. Les corps sans têtes gisaient dans la rue. La disparition des têtes ne pouvait pas permettre de savoir s'il s'agissait des réfugiés rwandais ou des Zaïrois. Mais les témoignages concordent pour affirmer qu'il s'agissait des réfugiés rwandais. Ce ne fut cependant pas cela qui fut relayé par Radio Amani qui émettait l'opinion des rebelles de Kabila et de l'APR (Armée Patriotique Rwandaise du président Paul Kagame). Cette Radio diffusait qu'il s'agissait des Zaïrois, tués par les réfugiés rwandais. Ce fut une bonne propagande qui attisa la haine des Zaïrois contre nous. Nos relations s'envenimèrent. La tension et la panique gagnèrent le camp. Nous étions obligés de rester dans le camp. Celui qui sortait ne rentrait pas. Il était tout simplement tué.

Le 22 avril 1997, c'était encore autour de 6h15, car nous suivions encore les informations en Kirundi et en Kinyarwanda de la Voix de l'Amérique (Vox of America). Nous avons entendu les détonations des coups de feu. Nous avons pensé que c'étaient des Zaïrois qui venaient piller les stocks de vivres. Nous nous trompions. Tout de suite, les détonations furent entendues de tous côtés du camp. On entendit les mitrailleuses, les armes lourdes et individuelles, ... Le camp était complètement encerclé.

Les militaires nous acheminèrent vers le chemin de fer. Ceux qui hésitaient, étaient fusillés et restaient sur place. Morts bien évidemment. Jackson mourut dans ces conditions d'hésitations. Originaire de la préfecture Kibuye et ancien préfet de discipline de l'école secondaire au campde Nyakavogo, Jackson fut mon camarade du campus universitaire de Ruhengeri. A Kasese, il travaillait dans un centre d'ENA (Enfants Non Accompagnés). Il fut fusillé en organisant le départ de ces enfants qu'il ne voulait pas laisser marcher de façon dispersée. Les militaires nous disaient que nous devons retourner à UBUNDU (toujours en RDC) pour prendre le train vers le Rwanda. Nous avons marché en allant dans la direction d'Ubundu. C'était dans le sens inverse de Kisangani. (...)

(...) Dans cet avant-midi (du 22 avril 1997), il y eut aussi des massacres sélectifs et ciblés. Celui qui se démarquait de la foule, par une apparence de bien-être, était écarté et disparaissait dans la forêt sans retour. On ne tuait pas encore avec des fusils. Tout fut fait à coups de couteaux et de hoes usées. Les cris de personnes rendant l'âme parvenaient de part et d'autre du chemin de fer. Ces cris faisaient penser que nous défilions dans l'enfer.

C'est dans cet avant-midi que par exemple, monsieur BAGEZAHO Jean Marie Vianney qui a participé aux négociations d'Arusha et qui fut président du camp des réfugiés de Kashusha (RDC) fut écarté de la foule pour périr à coups de houe usée. Son jeune fils, Ndizeye, qui assista à cette scène macabre, en fut troublé. Il mourut bien après en répétant : « *Comment se fait-il que mon Papa meurt comme une chèvre ?* ». Je reparlerai de Jean Marie Vianney par la suite.

C'est dans cet avant-midi aussi que monsieur MUGEMANCURO Anastase, originaire de la commune de Kigembe en préfecture de Butare qui, en 1994, était Procureur de la République dans la Préfecture de Gisenyi, fut repéré pour être tué. Nous apprenions tout cela en marchant et nous fondions de peur. Mais l'homme essaie toujours de justifier la mort de l'autre pour éloigner la sienne. Nous nous disions que ces gens mourraient parce que la société leur avait, dans le temps, confié de grandes responsabilités. Celles-ci leur donnait droit à la mort violente ! Mais cette explication ne tenait pas beaucoup. Ces personnes connues qui étaient tuées, ne partaient pas seules.

Jean Marie Vianney fut tué avec son petit frère, un ancien étudiant. Hormis une de ses filles qui avait peut-être disparu dans la foule, le Procureur Anastase fut tué avec toute sa famille : son épouse Christiane et ses enfants Bana et Senga, Hirwa et Annita périrent avec lui.

Si tuer un ancien conseiller du Ministère, si tuer un Procureur de la République, si tuer un ancien étudiant, ... était compréhensible dans cette matinée, la mort d'une femme comme Christiane, de jeunes écoliers comme Marcel et René, d'une petite fille comme Annita, ne trouvait pas d'explication. Ces tueries sélectives mais accomplies sans discernement rappelaient à tout un chacun qu'il restait candidat de cette barbare sélection. Nous avançons en attendant notre tour.

Revenons autour de 14 heures. Nous avons commencé à nous installer le long du chemin de fer et à chercher de quoi manger. Celui-ci cherchait du bois, celui-là de l'eau et cet autre fabriquait des foyers avec trois pierres. Nous étions devenus expéditifs en cette matière. Quelques minutes après, alors que nous étions encore épuisés par la soif et par la faim et stressés par l'angoisse de la mort, ce qui nous attendait arriva.

### **Le début de l'holocauste :**

Devant nous s'installèrent ces militaires qui nous conduisaient avec leurs mitrailleuses et les caisses d'obus. Ils tournèrent les canons sur nous. Ils étaient tellement nombreux qu'il y en avait partout. Sans pitié, ils ouvrirent le feu. Les gens moururent par centaines. Le sang coula partout, se mêla au repas qu'on préparait et tout devint rouge. Je restais cloué par terre et attendais de recevoir une balle dans la tête. A côté de moi, parent, ami, voisin tombait. D'un coup, les gens blessés ou non, commencèrent à fuir vers l'intérieur de la forêt. Je suivis le mouvement et me lançait dans la forêt. Pas de chance là-bas non plus. Ayant tout prévu, les militaires y étaient. On échappait par hasard, sinon la mort était partout.

Ces tueries durèrent trois jours. Les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> jours, les militaires nous pourchassèrent dans la forêt. Ils examinaient également les cadavres pour achever ceux qui gardaient encore le souffle. Dans la forêt, l'homme attrapé était immédiatement tué. Les femmes, quant à elles, étaient emportées. Une femme rescapée me raconta par après qu'elles étaient sauvagement violées. On les tuait par après. Les militaires mettaient les canons des fusils dans leurs sexes pour déclencher le feu. Ce témoignage fut confirmé par les cadavres des femmes que nous avons découverts par la suite. Après le troisième jour, des camions commencèrent à transporter des citernes de carburant. On brûla les corps étendus le long du chemin de fer. Cette opération a précédé l'arrivée des humanitaires »

**Fait à Bruxelles, le 12/12/2014**  
**Joseph MATATA, Coordinateur du CLIIR**